

heureux ! Il est revenu !

Un quart d'heure à peu près s'était écoulé depuis la scène que nous venons de raconter. Madame de Moidrey était occupée à chercher différents morceaux de musique sur son piano, lorsqu'un cri déchirant, paraissant venir l'autre bout de l'appartement, la fit tressaillir.

En se retournant tout alarmée, elle vit debout, juste dans la lumière d'une lampe posée sur une console près de la porte, une figure aussi pâle qu'un fantôme et des yeux exprimant la terreur dans ce qu'elle a de plus grand et de plus horrible.

— Madame Bernier !

Ces deux mots s'échappèrent de ses lèvres.

La gouvernante, car c'était elle, sembla faire un effort désespéré, et s'avançant tout à fait dans la lumière, elle se jeta aux pieds de sa maîtresse.

Les mains qu'elle éleva vers elle, dans l'agonie de son désespoir, étaient teintes de sang, et sa robe en était également couverte dans plusieurs endroits.

— Il n'est plus là ! madame ! il n'est plus là ! s'écria-t-elle.

— Il n'est plus là ! qui ? demanda Madame de Moidrey dont le cœur se glaça de crainte.

— L'enfant !

— Mon enfant !

Et, saisissant la gouvernante par le poignet, avec une force que l'on n'aurait pas soupçonnée dans une personne aussi frêle et aussi délicate, elle le traîna à ses pieds.

— Parlez ! s'écria-t-elle. De qui est ce sang ?

— Ce n'est pas le sien ! Dieu merci ! ce n'est pas le sien ! Mais il n'est plus là ! on l'a volé !

La mère, repoussant la gouvernante, courut avec la rapidité d'une flèche, traversa tout un labyrinthe d'escaliers et d'appartements, et arriva à la chambre de son fils.

Son premier regard tomba sur le chien qui avait recouvert assez de force pour se traîner jusqu'au berceau près duquel il était couché, le museau posé sur le drap taché de son sang.

Au moment où entra sa maîtresse, il essaya de se lever, et poussant un long mugissement, il tourna vers elle ses yeux voilés par l'ombre de la mort.

Le berceau était vide.

Mme de Moidrey courut à la fenêtre et se pencha en dehors.

Une échelle descendait jusqu'à la plate-forme du rocher. Au dessous roulaient doucement les vagues de la mer qui reflétait les rayons de la lune.

Mais elle n'entendit rien, elle ne vit rien qui lui annonçât la présence d'un être vivant.

Le cœur de la pauvre mère cessa presque de battre ; elle se sentait évanouir, et ce ne fut que par un effort surhumain qu'elle put s'empêcher de tomber.

— Je ne me suis absentée que quelques instants, dit une voix derrière elle ; et, quand je suis revenue, j'ai trouvé tous dans l'état où vous le voyez, le chien blessé, le berceau vide et plus d'enfant !

— Et vous n'avez rien vu que cela ?

— Rien, madame.

La voix de la gouvernante trembla en prononçant ces mots ; elle jeta les yeux autour d'elle en frissonnant.

Son hésitation et l'étrangeté de son regard ne furent point remarquées de Mme de Moidrey, qui, tout entière à son désespoir, s'était précipitée sur le berceau vide de son fils.

La terrible nouvelle s'était répandue avec la rapidité de l'éclair dans tout le château.

Les serviteurs épouvantés se pressaient devant la porte, lorsqu'ils s'écartèrent, tout à coup, pour laisser passer Alfred de Moidrey.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforça vainement de rendre ferme. Qu'est-ce qu'il y a ?

En apercevant sa femme près du bureau, dans un état complet d'anéantissement, tout son sang-froid l'abandonna, et se tournant vivement vers la gouvernante, il lui demanda :

— Où est mon fils ?

Et, sans attendre sa réponse, il se précipita à la fenêtre.

— Des torches ! cria-t-il. Nous chercherons partout, dans tous les coins, dans toutes les crevasses des rochers, le voleur doit encore y être caché. Apportez des torches !

Une seconde après, il était descendu, par l'échelle, sur la plate-forme.

Les recherches durèrent de longues heures. Il n'y eut pas une crevasse, le long de la côte, pas un seul endroit dans le parc ou dans le bois qui ne fut examiné attentivement.

Mais tout fut inutile. Nulle part on ne retrouva l'héritier des de Moidrey.

Un labourer qui regagnait sa demeure avait vu, ce soir même, un homme à cheval passer près de lui, et soutenant sur la selle, enveloppé dans des étoffes, un objet volumineux qu'il n'avait pu bien distinguer.

Il lui avait souhaité le bonsoir, comme c'est encore l'habitude dans la campagne, quand deux personnes se rencontrent, même étant inconnues l'une à l'autre ; mais il n'avait point reçu de réponse. Seulement, il affirmait avoir entendu les cris étouffés d'un enfant, au moment où le cavalier pressait son cheval à coup d'éperon.

Hélas ! quoique les motifs qui avaient poussé le voleur à enlever leur enfant restassent pour eux un effrayant mystère, les malheureux parents ne doutèrent pas que ce ne fut leur fils que le fermier avait vu ainsi passer.

Le soleil était haut dans le ciel quand le lendemain Alfred de Moidrey, épuisé et le cœur brisé, reprit le chemin de sa demeure, triste et désolée.

La nature était souriante, et semblait se rire de sa douleur. Il était tellement plongé dans ses lugubres méditations, qu'il ne remarqua point les longues lignes de corbeaux qui volaient et tournoyaient au-dessus du chêne maudit. Chacune des branches de l'arbre était littéralement chargée de ses oiseaux de mort.

En rentrant, il trouva sa femme en proie à une fièvre violente causée par le choc qu'elle avait éprouvé.

Un médecin qu'on avait fait venir du voisinage était auprès d'elle.

Alfred de Moidrey pénétra dans la chambre qu'éclairait seulement un faible jour, et demeura, quelques instants, les yeux fixés sur sa femme sans connaissance.

— Quel changement ! murmura-t-il depuis hier, quand le présent paraissait si beau et l'avenir si plein d'espérance ! Certainement, la fortune nous a frappés de ses coups les plus terribles, et il lui serait maintenant impossible d'ajouter à notre misère ! Il se trompait.

Le nuage chargé de foudre avait éclaté sur sa tête. La coupe du malheur était à ses lèvres, mais il ne l'avait pas encore vidée jusqu'à la lie.

LOUIS BAILLEUL.

(A continuer.)

A VOINE DE NORVEGE A VENDRE.— Le sousigné offre en vente cent minots de cette avoine récoltée à Ste. Anne l'été dernier, et supérieure à celle achetée des Etats-Unis. — Prix le minot, \$5 ; $\frac{1}{2}$ minot, \$3 ; $\frac{1}{4}$ de minot, \$2.

30 décembre 1869.

FIRMIN H. PROULX

Lettres non réclamées au Bureau de poste Ste. Anne

Beauparlant, Olivier—Beaulieu, Eliza—Bouchard, Delphine—Bérubé, Napoléon—Bossé, Lambert—Chouinard, Charles—Courcy, Frs.—Castonguay, Dme—André—Couillard, Dlle Léontine—Dubé, Antoine—Dubé, Isaïe—Déry, Joseph—Duchêne, Dme Firmin—Desautels, Augustin—Fournier, Hubert—Gagné, Thos.—Grondin, Abraham—Gagnon, Pierre—Grondin, Germain—Lajeunesse, Isaïe—Martin, Antoine—Moreau, Liza—Moreau Sara—Honoré, Madore—Morin, Séraphine—Martin, Fortuné—Morel, Etienne—Morin, Chs.—Martin, Frs.—Ouellet, Antoinette—Ouellette, Pierre—Ouellette, Henriette—Ouellet, Sophie—Ouellet, Veuve Major—Ouellet, Rémi (2)—Pelletier, Chs. (2)—Plourde, Vve—Octave—Potvin, Firmin—Thiboutot, Louis—Pelletier, Joseph (2)—Paquet, Chs.—Sirois, Magloire (2)—Soucy, Villeneuve—St. Amant, Olivier—St. Aubin, Marcel.

14 janvier 1870.

J. DIONNE, M. P.